



HAL
open science

“ Bergson : voyage au bout de la méthode ”

Alain Panero

► To cite this version:

Alain Panero. “ Bergson : voyage au bout de la méthode ”. Colloque “ Bergson et les sciences : questions de contenu et de méthode ”, 2e réunion des jeunes chercheurs franco-allemands sur Bergson, université Johannes-Gutenberg, Nov 2008, Mainz (Mayence), Allemagne. hal-04029675

HAL Id: hal-04029675

<https://hal.science/hal-04029675>

Submitted on 27 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bergson : voyage au bout de la méthode

Alain Panero (Amiens)

Il est clair que Bergson débat dans chacun de ses grands livres de questions scientifiques. Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, il s'agit d'examiner une question de psychologie expérimentale : peut-on, oui ou non, comme le fait la psychophysique, mesurer les sensations ? Dans *Matière et mémoire*, il s'agit d'étudier certaines amnésies en tenant compte des localisations cérébrales de Broca¹. *L'Évolution créatrice* entend, elle, contribuer à la *connaissance du vivant*. Et l'on a parfois l'impression, lorsque Bergson nous parle de sphex et de grillon, qu'il a raté sa vocation d'entomologiste, passion pour les insectes qu'on retrouvera même dans *Les Deux sources de la morale et de la religion* puisqu'il y parle encore, en un autre sens il est vrai, des fourmis. Dans les *Deux sources* justement, on a le sentiment que Bergson a même envie de débattre avec les *sciences humaines* naissantes, telles la sociologie, l'ethnologie ou l'histoire des religions. Envie qui était déjà visible dans *Matière et mémoire*, lorsque l'auteur, parlant de l'impuissance des souvenirs et expliquant leur refoulement par la nécessité d'agir, évoquait la topique freudienne. Songeons aussi à certains essais ou à certaines conférences dans lesquelles Bergson réexamine divers problèmes psychologiques, tels le rêve, le parallélisme psychophysiologique, voire des questions quasi psychiatriques, telles celles de la fausse reconnaissance et du dédoublement de la personnalité². Même quand il parle des mystiques dans les *Deux sources*, Bergson donne parfois l'impression de continuer à débattre d'une question qui est à la limite de la psychiatrie³. Ajoutons que Bergson n'a pas eu peur non plus de se frotter à Einstein et donc aux recherches scientifiques les plus difficiles dans son *Durée et simultanéité*. De toute façon, on est carrément stupéfait par l'omniprésence des débats d'ordre scientifique dans l'œuvre polymorphe de Bergson. On a presque le sentiment d'une œuvre *caméléonesque* qui réagit, en temps réel, à l'environnement scientifique. Mais ce dialogue avec les scientifiques, s'il nourrit sans conteste les réflexions métaphysiques de Bergson, est-il pour autant d'une quelconque utilité d'un point de vue strictement scientifique ? Quelles chances une méthode proprement philosophique, fût-elle celle de l'intuition du mouvant, a-t-elle de contribuer effectivement à la science se faisant ? La puissance créatrice de l'esprit scientifique ne demeure-t-elle pas, de toute façon, un art caché dont nulle métaphysique ne saurait livrer les secrets ?

¹ Voir sur ce thème notre *Corps, cerveau et esprit chez Bergson : le spiritualisme minimaliste de Matière et mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2006.

² Voir sur ces questions notre *Commentaire des Essais et Conférences de Bergson*, Paris, L'Harmattan, 2003.

³ Dans la conférence de 1912 intitulée *L'Âme et le corps*, Bergson critiquera clairement l'analyse purement formelle d'une certaine métaphysique qui sous-tend la psychologie : « Mais le métaphysicien ne descend pas facilement des hauteurs où il aime à se tenir. Platon l'invitait à se tourner vers le monde des Idées. C'est là qu'il s'installe volontiers, fréquentant parmi les purs concepts, les amenant à des concessions réciproques, les conciliant tant bien que mal les uns avec les autres, s'exerçant dans ce milieu distingué à une diplomatie savante. Il hésite à entrer en contact avec les faits tels que les maladies mentales : il craindrait de se salir les mains. Bref, la théorie que la science était en droit d'attendre ici de la philosophie, - théorie souple, perfectible, calquée sur l'ensemble des faits connus, - la philosophie n'a pas voulu ou n'a pas su la lui donner » (*Œuvres*, édition du centenaire, Paris, PUF, 5^e éd. : 1991, p. 38/843). Comme le souligne, à juste titre, Lydie Adolphe : « Bergson n'a pas été de ces métaphysiciens dégoûtés, craignant de se "salir les mains" au contact des maladies et des tares mentales », *La dialectique des images chez Bergson*, Paris, PUF, 1951, p. 271.

I. Un champ privilégié pour tester une méthode inédite

L'intérêt de Bergson pour les sciences - toutes les sciences - s'explique très simplement, de manière tout à fait bergsonienne, puisque l'on sait que le philosophe de la durée poursuit au fond deux objectifs : d'une part, *nous rappeler que le temps des scientifiques ne dure pas* et, d'autre part, *nous rendre sensible à la nouveauté qui se manifeste partout* ; ici, dialoguer avec les scientifiques est donc, pour Bergson, l'occasion de pleinement philosopher. Il s'agit de tester et d'appliquer dans le champ scientifique qui s'offre à lui une méthode inédite, une façon tout fait révolutionnaire de « penser en durée ». C'est donc à la fois la force critique mais aussi la fécondité *supposée* de cette méthode qui autorise Bergson à investir le terrain scientifique et à s'immiscer légitimement dans les débats de l'époque. Nous disons « fécondité *supposée* » parce que si cette méthode ne devait opérer qu'une *déconstruction* préalable des théories admises, pour finalement n'aboutir qu'à une contemplation béate devant l'émergence de la nouveauté, cela semblerait insuffisant ou illégitime. Loin d'apporter sa pierre à l'édifice scientifique, la méthode serait alors, au mieux, une sorte d'exercice spirituel de purification de nos représentations, et au pire, un travail de sape antirationnel et antiscientifique, dont le but ne serait pas de *critiquer* pour mieux reconstruire mais de déverser quelques gouttes d'un « acide universel » pour que plus rien ne repousse ! Cette dernière perspective d'une sorte de travail de *destruction* est, bien entendu, à l'opposé de tout ce que veut et fait Bergson. Si nous l'évoquons, ce n'est donc pas pour suspecter Bergson de quelque misologie (haine de la raison) ou d'un goût pour l'irrationalisme mais pour rappeler qu'après tout, *la perspective d'une intuition privée et quasi incommunicable de la durée toute pure n'est pas si anodine que cela*. Mise entre de mauvaises mains, la méthode bergsonienne pourrait, si l'on peut dire, conduire à un intuitionnisme excessif ou abusif. Mal comprise, elle pourrait nous pousser à une forme de ressentiment, d'indifférence ou d'attentisme qui nous amènerait à *seulement vivre le temps*, « comme un pâtre qui regarde l'eau couler »⁴, à seulement vivre le temps au lieu de faire l'effort de le penser et de le dire.

Bergson, qui évoque lui-même ce pâtre contemplatif et paresseux dans *La Pensée et le mouvant* n'ignorait sans doute pas ce risque de dérive et de déformation toujours possible de sa méthode. Très tôt, il a dû pressentir le caractère explosif du bergsonisme, d'un bergsonisme si puissamment inventif et critique *qu'il menaçait peut-être de s'annihiler avec les objets mêmes de sa critique dans le silence incommunicable de l'intuition de la durée pure*. De là peut-être ses hésitations, comme il le notera lui-même, à utiliser le terme d'intuition⁵. De là sans doute aussi cet embarras lors de sa soutenance de thèse en 1889⁶ : il ne pouvait tout de même pas demander aux membres du jury d'éprouver directement et silencieusement l'indivisibilité de leur durée interne,

⁴ *PM, op. cit.*, p. 206/1416.

⁵ « "Intuition" est d'ailleurs un mot devant lequel nous hésitâmes longtemps », *PM, op. cit.*, p. 25/1271.

⁶ « L'essentiel de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, à savoir le chapitre II, et le chapitre III (...) en outre, ainsi que Kant, Fechner et la psycho-physique étaient à l'ordre du jour (...) le jury porta toute son attention sur le premier chapitre pour lequel il me décerna même des éloges, mais ne vit goutte au second » (Journal de Ch. Du Bos, *op. cit.*, p. 1542).

comme il osera le demander plus tard à son public d'Oxford ! Il préférerait plutôt, comme il le fera encore et très souvent dans ses livres, *insister sur la nécessité de déspatialiser nos représentations* ; cela est plus simple à entendre car plus ambigu : cela rappelle, *mais à tort*, la déprise du monde sensible dont parlait Platon. Il préférera également insister sur la question très théorique de *l'idéalité de l'espace*, ce qui est une manière douce et presque convenue, car d'inspiration kantienne, d'attirer l'attention sur la continuité foncière du donné, et d'obtenir un accord des esprits indépendamment de toute référence au monde mental et privé de chacun. Les premiers Cours de Bergson, ceux donnés à Clermont-Ferrand ou à Paris, au lycée Henri-IV, nous montrent d'ailleurs, de façon très nette, que dès le début de ses recherches, Bergson ne souhaitait pas user et abuser d'un appel à l'intuition *privée* de la durée, pas plus d'ailleurs que d'en appeler à ce qu'il nommera plus tard, en 1911, la « perception du changement ». Il y a, à cette époque, dans les Cours, un intuitionnisme tempéré, une « patience de l'intuition » qui dit davantage que la simple douceur socratique de l'enseignant⁷. Cela montre déjà que Bergson savait parfaitement et consciemment *tenir absolument éloignés l'un de l'autre deux genres d'intuitionnisme*, l'un radical, un *intuitionnisme de combat* en quelque sorte, l'autre plus retenu et conservateur, dont le but est de *sauvegarder ce qui a été entrevu*, d'exprimer *publiquement* l'inexprimable, d'opérer une sorte de synchronisation ou d'harmonisation des intuitions privées au moyen d'un langage commun qui véhicule des idées immédiatement reconnaissables.

Cela étant dit, revenons à l'idée que nous énoncions. Nous disions que c'était à la fois la force critique mais aussi la *fécondité supposée* de sa méthode qui autorisait Bergson à investir le champ scientifique et à s'immiscer légitimement dans les débats de l'époque. Et nous venons de souligner que c'est bien *pour faire œuvre constructive* que Bergson entend user de sa méthode, non pas donc pour critiquer gratuitement les théories scientifiques en vigueur mais dans le but supérieur de les corriger ou de les parachever ; c'est bien, en tout cas, pourquoi il est permis de supposer une fécondité de la méthode bergsonienne. Une fois admis et reconnu cela, - à savoir que si le bergsonisme véhicule un « bon » esprit de négation, c'est-à-dire un esprit *démonique* d'inspiration socratique, ou si l'on préfère une certaine nescience, il ne véhicule pour autant aucun esprit *méphistophélique* de négation, aucun apophatisme larvé, aucun goût du silence et de l'incommunicable -, alors l'on est mieux à même de se demander à quoi tient, précisément parlant, la fécondité, la positivité, bref l'efficacité, si l'on peut dire, de la méthode bergsonienne. Autrement dit, si la pertinence théorique du bergsonisme ne tient pas intrinsèquement et exclusivement à sa puissance critique de démasquer les faux problèmes mais plutôt à sa faculté de fournir positivement des réponses aux problèmes qu'il reformule, on est en droit de chercher à voir quel est le *produit* ou le *résultat* tangible de tout cela ? Pour le dire encore autrement, cette fécondité donne-t-elle des fruits philosophiques ou métaphysiques, par exemple une nouvelle philosophie de la Nature ? Donne-t-elle plutôt des fruits épistémologiques en nous dotant d'un nouveau regard sur le travail des scientifiques ? Ou alors, pourquoi pas, apporte-t-elle carrément, à l'intérieur même des sciences de nouveaux concepts pleinement *opératoires* ?

⁷ Voir sur ce point notre communication faite le 16 octobre 2008 à l'EPHE/Paris IV-Sorbonne intitulée : « Bergson en cours : l'autre intuitionnisme ».

II. Positivité scientifique ou positivité philosophique

À la question « En quoi les aperçus bergsoniens ont-ils fait effectivement avancer les sciences ? », il faut laisser à l'épistémologue et à l'historien des sciences, au scientifique, bref aux experts, le soin de décider⁸. Ils ont la dure tâche ou la lourde responsabilité de juger du caractère opératoire des concepts fluides de Bergson, comme par exemple les notions de tension psychologique ou d'élan vital, ou du moins, à défaut de trancher les choses sur la portée directe de ces concepts fluides de nous dire si ces images ont effectivement contribué à l'élaboration de nouveaux concepts chez les scientifiques, ou, à défaut, à la formation de petites secousses susceptibles de renouveler l'imaginaire heuristique. En tout cas, remarquons déjà que Bergson tient à indiquer lui-même que l'idée de tension psychologique a pu trouver un certain écho chez Pierre Janet, ce qui atteste sans doute un certain impact dans le champ des sciences, à condition toutefois de préciser : « dans le champ des sciences *humaines* ». Et, parallèlement au succès et à la « gloire » de Bergson - pour reprendre la formule de François Azouvi -, notons aussi que l'on doit bien prendre acte chez les savants de l'époque d'une certaine perplexité, ou pire, d'une indifférence polie devant les thèses de Bergson. Dans un article de la revue *Archives de philosophie*, Jean-Louis Vieillard-Baron rappelle, avec tout le recul et l'objectivité souhaitable de l'historien de la philosophie, quelle fut la réception mitigée de *L'Évolution créatrice* ; ce qui est très instructif pour le lecteur d'aujourd'hui. Par exemple, dans son compte rendu, paru dans *l'Année biologique* de 1910 (p. 532-535), Marcel Hérubel écrit : « je ne vois dans [le texte bergsonien] aucune vertu "créatrice" de recherches nouvelles (...) il est moins une synthèse qu'un état d'âme. Aussi, après en avoir tiré tous les enseignements d'ordre intellectuel, le véritable homme de science reste-t-il Gros-Jean comme devant »⁹. Quand un biologiste écrit cela, on peut bien sûr le suspecter d'être un esprit borné, de même qu'on pourra suspecter, plus tard, le physicien Metz, et pourquoi pas Einstein lui-même, de rester sourd aux thèses de *Durée et simultanéité*. Mais, d'un autre côté, on voit bien ce que peuvent ressentir ces savants devant un bergsonisme qu'ils jugent être un intuitionnisme qui bavarde beaucoup mais qui, au fond, ne permet jamais de trancher les questions, ou alors trop massivement. Que penser en durée permette de corriger un scientisme ou un positivisme trop massif, soit ! Mais, après tout et pour le dire vite, il semble bien qu'un nouveau rationalisme de type bachelardien, qu'un certain dialogue de la raison scientifique avec la nature puisse s'avérer plus fructueux que la méthode intuitive de Bergson ; il semble bien qu'une dialectique scientifique infiniment subtile soit effectivement plus instructive qu'une pensée en durée encore trop formelle. Bref, le savant peut à bon droit vouloir purifier ou purger la raison philosophique de ses fantasmagories, ou du moins, dire qu'après le discours du philosophe, il n'est toujours pas plus avancé. Et si l'argument ultime est de vivre silencieusement le passage du temps, autant se taire !

Cela dit, notre but n'étant pas ici de faire une recension historique ou un catalogue de tous les avis à l'emporte-pièce ou, au contraire, de tous les jugements fondés des savants, nous ne nous avancerons pas davantage sur ce

⁸ Voir dans cette perspective le remarquable travail d'annotation d'Arnaud François dans la nouvelle édition de *L'Évolution créatrice*, sous la direction de Frédéric Worms, Paris, PUF/Quadrige, p. 391 à 524. Voir aussi la prochaine réédition de *Durée et simultanéité*, annotée par Élie During.

⁹ Jean-Louis Vieillard-Baron, « Réflexion sur la réception théorique de *L'Évolution créatrice* », dans la revue *Archives de philosophie*, Paris, PUF, 2008/2 (Tome 71), p. 204.

terrain miné, qui, répétons-le, reste un terrain d'experts. Car, une fois rassemblés sans parti pris tous les textes pour ou contre Bergson, il faudrait être en mesure d'en mesurer la pertinence pour les trier, ce qui suppose toute une activité scientifique ou au moins épistémologique, et pas seulement une certaine philosophie générale ou métaphysique de la Nature. Ce travail fait, on pourrait enfin voir ce qui, dans l'œuvre bergsonienne, relève d'une positivité proprement scientifique. Pour notre part, contentons-nous d'attirer l'attention sur ce que nous appellerons ici la *positivité spécifique de la méthode bergsonienne*. Il nous semble qu'une telle positivité, si elle doit être explicitée, est déjà à situer entre deux pôles extrêmes. Et en formulant, de façon un peu formelle, deux hypothèses extrêmes, deux hypothèses pour aller jusqu'au bout en quelque sorte, alors on commencera à mieux distinguer, dans l'entre-deux, ce qui fait l'originalité de la méthode bergsonienne.

III. Intuition et discursivité : deux hypothèses pour aller jusqu'au bout

Premier cas de figure, cas extrême et passage à la limite : la méthode bergsonienne devrait sa fécondité aux résultats scientifiques qu'elle produit. Suivant cette première hypothèse - qui revient à dire que la méthode bergsonienne tire son efficacité de ses *effets scientifiques* - la méthode intuitive des coups de sonde jetés dans la durée pure devient de plein droit scientifique. Dans ce cas de figure, la question ne serait plus d'opposer, d'un côté, une méthode scientifique qui fait usage de symboles, et de l'autre, une méthode métaphysique qui prétend se passer de symboles. Il faudrait plutôt dire que *plus* l'intuition de la durée est subtile et effective, *plus* la symbolisation scientifique est de qualité. Et Bergson ne dit rien d'autre lorsqu'il remarque que dans les grandes découvertes scientifiques, qu'il s'agisse par exemple de l'analyse infinitésimale chez Newton, de la méthode expérimentale chez Claude Bernard, ou encore des intuitions contre nature de la microphysique, c'est toujours une intuition de la durée - le fameux « coup de sonde » -, qui préside au renouvellement des algorithmes et des symboles¹⁰. Autrement dit, *il ne s'agirait pas ici de séparer le moment de l'intuition de celui de l'expression de cette intuition* ; ce serait l'envers et l'endroit d'un même processus ; et plus l'intuition de la durée, c'est-à-dire de la réalité même, serait profonde, plus la symbolisation de cette intuition serait efficace et permettrait la maîtrise du réel ; ce qui impliquerait que les sciences, qui, on le sait, atteignent chez Bergson l'absolu de la matière, disent le réel bien mieux que les poètes ou les philosophes. Quoi qu'il en soit, on voit que dans cette hypothèse, l'intuitionnisme bergsonien qui, répétons-le, est toujours à la recherche d'une expressivité maximale - puisqu'il faut « penser en durée » et pas seulement la vivre -, cet intuitionnisme trouve avec le langage mathématique des sciences exactes son maximum d'expressivité. Et il n'y aurait alors rien d'autre à faire, si l'on est métaphysicien en un sens bergsonien, que d'essayer de faire des sciences en sachant pleinement ce que l'on fait. De ce point de vue, un nouveau rationalisme de type bachelardien, où *l'intuition et la symbolisation sont inséparables*, sans préséance de l'une sur l'autre, pourrait même valoir comme un aboutissement logique de la méthode intuitive de Bergson, comme si, d'une

¹⁰ Au meilleur d'elle-même, lors des grandes découvertes scientifiques, la science jette un coup de sonde dans la durée pure et sa méthode est bel et bien intuitive. C'est vrai à propos de Newton et de sa considération des fluxions (Voir l'*Introduction à la métaphysique*, *op. cit.*, p. 214/1422) ; c'est également vrai pour Claude Bernard qui a déterminé « les conditions de la méthode expérimentale » (*op. cit.*, p. 234/1437).

part, seule l'*activité créatrice* du scientifique pouvait remplir de part en part la pensée en durée, et donc la délester de ses aspects encore trop formels ou idéalistes, et d'autre part, seule la métaphysique de la durée, accompagnant la science comme son ombre, était à la hauteur pour exprimer avec *exactitude* toute l'énigme de l'inventivité scientifique¹¹.

Deuxième cas de figure, autre cas extrême : loin d'admettre la coextensivité ou la simultanéité foncière de l'intuition et de son expression, il conviendrait de maintenir à tout prix un écart ou une différence entre les deux. Cet écart attesterait une déficience fondamentale de la symbolisation qui, malgré toutes ses qualités, ne pourrait que *trahir en traduisant*. La poursuite hasardeuse du temps réel, la rencontre disruptive ou la « coïncidence » difficile avec la durée pure, bref l'intuition mouvante et neuve d'une durée toujours mouvante et neuve, à la fois centrifuge et centripète, intériorisante et extériorisante, tout cela ne saurait se dire qu'après coup. L'inexprimabilité de l'absolu ne viendrait pas tant ici d'un défaut de langage ou d'un défaut du langage que du caractère proprement imprévisible, inattendu, inanticipable de l'improvisation même de la durée. Et c'est d'ailleurs en ce sens que le même Bergson qui n'hésite pas à valoriser l'invention du calcul infinitésimal n'hésite pas aussi à dénoncer la vacuité d'un formalisme qui manquera toujours le *je ne sais quoi* de la durée qui s'invente au fur et à mesure, ce *je ne sais quoi* qui échappe même aux modélisations probabilistes les plus sophistiquées. Notons que dans cette perspective d'un irréductible primat¹² de l'intuition sur l'expression, *l'espace ne s'éclipse totalement* qu'autant que l'intuition ne se fait pas *immédiatement* expression. Quoi qu'il en soit, on voit bien, dans ce second cas de figure - qui, comme le cas précédent n'est qu'une hypothèse extrême, un passage à la limite -, que la positivité foncière de la méthode bergsonienne n'est déjà plus à chercher du côté des effets de la science, c'est-à-dire du côté d'une maîtrise de la Nature, ou en termes bergsoniens, du côté de la « mécanique ». Cette positivité est d'un autre ordre, du côté de l'« apophatisme » plotinien¹³, du côté de la « mystique » si l'on préfère : elle est l'expérience même de la substantialité de la durée. Donc du côté de l'ineffable en soi ; oui, en un sens, du côté de la « mystique », à condition toutefois de ne pas réduire cette expérience à celle de la totalité ou à celle de l'éternité des théologiens. La perspective d'une substantialité de la durée reste, elle, plus équivoque et même un peu subversive. Car on ne peut nier le caractère équivoque d'un temps biface, à la fois destructeur et conservateur, d'une durée dont la puissance ou la surpuissance

¹¹ C'est sans doute cette pente que suit Paul-Antoine Miquel en faisant de la métaphysique bergsonienne la métaphysique retrouvée de la science, voire son double, et de l'objectivité scientifique l'obscur objet du désir d'intuition. Voir *Bergson ou l'imagination métaphysique*, Paris, Kimé, 2007, p. 113 : « Nous allons donc poser cette question au modèle bergsonien : est-il capable, par l'une de ses inventions métaphysiques, de fournir une anticipation de certains développements scientifiques majeurs de la fin du siècle dernier ? Notre réponse à cette question est oui, et nous allons tenter de l'argumenter ». Ou encore, *ibidem*, p. 139 : « Le fait que nous *sachions immédiatement* que la durée est vécue ne légitime en rien la valeur de ce savoir, il n'indique pas si ce savoir est en mesure de nous dire quelle est l'essence de la durée (...) Voilà notre hypothèse : *il faut que la science nous le garantisse* ».

¹² Primat temporel difficile à expliciter puisqu'il s'agit de le penser en durée sans le spatialiser au moyen d'un schématisme ou de métaphores commodes.

¹³ Dans cette hypothèse extrême, l'intérêt de Bergson pour les sciences serait quasiment contingent : le « caméléonisme » que nous évoquons plus haut manifesterait un certain opportunisme le poussant à s'exprimer dans le langage ayant tout simplement le plus de chances d'être entendu à une époque donnée, à l'instar de Plotin qui, reprenant les thèses platoniciennes bien connues de ses auditeurs, pouvait retranscrire dans un discours *pertinent mais circonstanciel*, une intuition qui, de toute façon, excédait toute traduction. Précisons qu'il n'est évidemment pas question pour nous d'assumer cette hypothèse-limite, pas plus d'ailleurs que la précédente !

permet tantôt de tout annuler et de tout recommencer, tantôt de se souvenir que ce qui a été ne peut pas ne pas avoir eu lieu. Et, d'un certain point de vue, n'est-ce pas déroutant ou subversif de dire que ce qu'il y a de plus substantiel, c'est le temps, la durée, le passage même ?

Bref, on le voit, lorsque l'on pousse les choses jusqu'au bout, on distingue deux figures du bergsonisme et, en tout cas, deux sortes de positivité qui irriguent le discours et la méthode de Bergson, l'une d'essence scientifique ou « mécanique », l'autre d'essence « mystique », avec toutes les précautions et tous les guillemets que ce dernier terme implique. Du reste, sous cet angle, on pourrait même se demander si le parallélisme entre la mystique et la mécanique que l'on trouve *in fine* dans les *Deux sources*, ne nous apprend pas, tel un dernier mot, quelque chose des deux versants de son intuitionnisme.

En guise de conclusion, nous voudrions dire qu'il n'est pas inutile de pousser un peu les choses afin de les clarifier¹⁴ et de ne pas en rester à des évidences trompeuses. Or, se contenter, comme on le fait parfois, de présenter la méthode bergsonienne comme un gros travail préalable d'information scientifique suivi d'un violent effort intellectuel de synthèse de toutes ces connaissances, cela peut fonctionner comme une sorte d'obstacle épistémologique. Certes, nous avons raison d'admirer le haut niveau d'information de Bergson sur les théories scientifiques - haut niveau dont nous prenons d'ailleurs aujourd'hui de plus en plus conscience grâce aux nouvelles éditions annotées du PUF - mais lorsque nous admirons la formidable rigueur et honnêteté intellectuelle de Bergson, lorsque nous admirons son effort de clarification et de synthèse, est-ce que nous admirons pour autant sa méthode intuitive d'une pensée en durée ? Si une telle admiration signifie que nous ne sommes convaincus par la perspective bergsonienne d'une pensée en durée que parce que Bergson s'est lui-même impliqué à fond dans ses livres, *en tentant en quelque sorte de prouver en acte la valeur de sa méthode*, il est à craindre qu'une telle admiration ne se retourne finalement contre Bergson. Si la méthode bergsonienne est avant tout la méthode de Bergson - « de » Bergson, c'est-à-dire que lui seul a su magnifiquement l'appliquer -, cela n'est pas bon signe. On peut admirer, par exemple, Socrate qui incarne son exigence de justice. Mais ce qui vaut pour une norme ou un idéal ne vaut pas pour une méthode. Car on n'attend pas d'une méthode qu'un philosophe l'incarne ou l'utilise *une seule fois* mais qu'elle soit répétable, opérationnelle, transmissible, à l'instar de la méthode cartésienne. Autrement dit, *que Bergson soit un travailleur et un philosophe modèle ne dit rien de la positivité de sa méthode intuitive*. C'est d'ailleurs en ce sens un peu ambigu que Paul Valéry félicite Bergson à propos de la publication des *Deux Sources* : « Vous ne craignez pas de démontrer l'esprit par la pensée, et de fonder votre doctrine, dont l'esprit est la fin comme il en est le moyen, *sur l'exemple même de l'achèvement de votre ouvrage* »¹⁵. Éloge ? Oui, sans doute puisque Valéry admire ici l'effort intellectuel fourni par un Bergson très diminué physiquement. Mais éloge ambigu parce qu'*on a le sentiment que c'est Bergson seul qui peut insuffler vie à une méthode qui, abandonnée à elle-même, risquerait de redevenir lettre morte*. Impression qui corrobore peut-être le jugement de Benjamin Jacob qui concluait un article polémique de mars 1898 « en souhaitant que "l'œuvre géniale" de Bergson (...) rencontre de nombreux

¹⁴ Comme on le sait, le paradoxe d'une certaine caricature est, en déformant les choses, de les rendre plus visibles.

¹⁵ Lettre du 8 mars 1932, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 1499. C'est nous qui soulignons.

admirateurs et pas un disciple »¹⁶. Aux yeux de Benjamin Jacob, comme aux yeux de Valéry, tout se passe comme si la méthode bergsonienne, malgré sa valeur et son originalité, avait de très fortes chances de commencer et de finir avec sa seule doctrine ! Admirer Bergson au travail est donc une chose, s'interroger sur la portée de sa méthode en est une autre.

¹⁶ Voir *Bergson*, Philippe Soulez et Frédéric Worms, Flammarion, collection « Grandes Biographies », 1997, p. 90-91.